

JANINE BOUISSOUNOUSE

MAISON OCCUPÉE

nrf

GALLIMARD

4,99 €



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

Pour mon mari
LOUIS DE VILLEFOSSE

MAISON OCCUPÉE

15 juillet 40.

Nous sommes rentrées hier à la maison.

A la petite gare de Ch... où nous descendons, la garde-barrière nous dit : « On a pillé chez vous et c'est occupé. » Puis elle nous parle de son fils, matelot à bord du *Duquesne*, dont elle est sans nouvelles. Nous tâchons de la rassurer, mais nous l'écoutons mal tellement nous avons hâte d'arriver chez nous, de voir ce qui nous reste. Nous marchons sans rien dire, aussi vite que le permettent nos grosses valises. La route est déserte, les bicoques qui la bordent semblent vides, pourtant les poules gloussent dans le bric-à-brac de la brocanteuse, et ce bruit familier, et ce désordre de toujours sont bien rassurants. On peut presque espérer que, dans ce coin perdu, rien n'a changé.

Mais les communs de Bourchamps ont tous leurs volets ouverts et une sentinelle est plantée devant la grille. Nous n'y prêtons guère attention, parce que en même temps, nous apercevons notre toit — toujours en place et entier, semble-t-il, nos murs et leur vigne vierge. Nous posons nos valises, nous ne pouvons pas parler tant nous sommes émues et nous rions pour ne pas pleurer. La sentinelle nous observe. Nous repar-tions. Que se passe-t-il, qu'y a-t-il derrière ces murs que nous longeons ? On n'entend rien, les arbres sont immobiles. Notre jardin paraît calme. Est-ce vrai que

tout à l'heure, dans un instant, nous pourrions nous y promener? Nous atteignons notre porte. Un papier est collé dessus. Il indique des noms, une assez longue liste, et des numéros. Notre émotion redouble. Nous la poussons, cette porte, elle s'écarte en grinçant, comme autrefois, quand elle s'ouvrait pour nos amis et que nous accourions à leur rencontre. Pour notre arrivée, qui va venir? Qui va surgir au-devant de nous? Personne. Et les chiens n'aboient pas. Nous avançons jusqu'au pied de la terrasse. Elle est pleine de monde : soldats bottés et en bras de chemise, allongés sur des chaises longues, assis dans des fauteuils, les jambes en l'air, les pieds sur la balustrade. Pas un ne bouge tandis que nous montons les marches. Je dis : « Ici, c'est chez nous. » Oui, nous sommes chez nous, encore, bien qu'ils aient l'air d'en douter. « Ils », cinq ou six types sans couleur, avec le crâne tondu. Plusieurs ont des lunettes. Ils nous considèrent, maman et moi, sans rien exprimer, pas même de la surprise. Pas un ne bouge, pas un ne répond. Alors nous posons nos valises et pénétrons dans le studio où le piano est resté à sa place. Il est ouvert. D'un geste irraisonné, je monte une gamme, je plaque quelques accords, les touches obéissent, le son n'est pas faussé. Nous rions comme tout à l'heure en voyant notre toit. Dans notre dos personne n'a remué, et c'est toujours le même silence. Nous avançons dans la pièce, cherchant meubles et bibelots que nous avons grand'peine à reconnaître. Les fauteuils sont rangés contre les murs, comme dans une salle de bal; la grande table est recouverte d'un velours bleu paon traînant jusqu'au sol, sans tapis; la plupart des gravures ont été remplacées par des photos de stars; des gamelles, des bidons, des miches de pain et des bouteilles emplissent le canapé. Je crains que maman ne s'indigne un peu trop ouvertement devant un tel spectacle, mais elle se contente de hausser les sourcils d'étonnement. L'ar-

gentière est vide, des branchages pendent des lustres, d'horribles taches font des planchers une drôle de marqueterie. « Tous mes compliments, dit enfin maman. » Un grand type rougeaud, à lunettes, s'approche de nous : « Vous, restez ici ? » Maman le toise. — « Naturellement, nous sommes chez nous. » Il traduit, du moins nous le supposons, à un petit bonhomme qui se lève en boutonnant sa veste de treillis, et qui doit être vaguement supérieur à l'autre. Je demande à celui-là si nous pouvons habiter dans notre maison. « Ya, madame, ya. » Je suis sûre qu'il n'a pas compris. Quand maman se dirige vers la porte ouvrant sur l'antichambre, le type à lunettes lui barre le chemin. « Pas passer ! » Il explique péniblement que nous devons aller à Bourchamps pour demander à l'Oberleutnant la permission de loger dans une chambre ; sans cette permission, l'accès de notre maison nous est interdit.

Reprenant nos valises, nous allons à Bourchamps, juste la rue à traverser. Tout est méconnaissable, là aussi. Une petite voiture, couverte d'une bâche, stationne devant la grande grille dont les deux vantaux sont ouverts. Au sommet d'un mât blanc, flotte un immense drapeau rouge qui découvre une croix gammée quand le vent l'étire. Des bicyclettes s'appuient aux arbres, une cuisine roulante fume tout contre l'aile gauche. Sur les bancs, de chaque côté du perron, des soldats, le torse nu, prennent un bain de soleil. Notre arrivée les amuse, ils échangent des propos qui provoquent des rires à retardement. Par les fenêtres ouvertes nous en voyons d'autres qui vont et viennent ; aux murs de la galerie, dépouillés de leurs tableaux, pendent des casques, des fusils, des masques à gaz. L'interprète est absent, nous devons l'attendre. Nous l'attendons et puisque les bancs sont occupés, nous finissons par nous asseoir sur les marches. Le type à lunettes s'amène, boutonné jusqu'au col, flanqué du

petit bonhomme qui s'est complété d'une belle mèche barrant les plis soucieux de son front. Ils racontent sans doute aux soldats qui nous sommes, car tous les yeux se tournent de notre côté. Le temps passe, il est certainement plus de midi; les soldats bâillent, crient, se grattent, nous oublient. L'interprète n'arrive pas. Mais au bout d'environ une heure, l'entrée d'un grand brun à casquette fait mettre tout le monde debout et claquer les talons. C'est un lieutenant, il parle un peu français, nous demande ce que nous voulons avec la plus grande politesse.

— Nous voudrions habiter notre maison.

Longue explication du petit bonhomme qui brusquement claque les mâchoires et reclaque des talons lorsque le lieutenant lui intime l'ordre de se taire.

— Madame, vous pouvez, Madame vous pouvez (deux autorisations, puisque nous sommes deux). Le sergent va vous conduire.

Le sergent est le petit bonhomme à la belle mèche, il nous précède, en tournant souvent vers nous un large sourire. Il a l'air satisfait et important. Il gueule à tue-tête en arrivant à notre terrasse. Branle-bas. Chacun s'affaire. Le sergent ouvre la porte interdite, nous apercevons en passant l'in vraisemblable capharnaüm de la cuisine : un broc qui pend d'une échelle, des gamelles qui s'alignent devant la cuisinière où sont juchés des arrosoirs et des escabeaux, des balais et des brosses. Nous montons au premier étage; le type à lunettes faisant fonction d'interprète nous suit. Une porte s'ouvre, c'était jadis la bibliothèque. Les livres sur les rayons ont fait place aux bidons, aux revolvers, aux ceinturons, aux cartouchières, aux croûtes de pain, aux boîtes de conserves, aux bouteilles de toutes sortes. Sur le divan, un oreiller garni d'un ruban bleu (un oreiller qui n'est pas à nous). Sur la table recouverte d'une nappe, la photo d'Hitler.

Le sergent nous dit :

— Chambre, moi, l'index sur la poitrine et referme la porte dont il met la clef dans sa poche.

Une autre porte s'ouvre.

— Ah! fait maman qui recule.

La porte s'est refermée si vite que je n'ai rien vu, rien qu'une vaste blancheur de literie, des matelas posés par terre, des serviettes séchant sur les meubles. C'était la chambre de maman... autrefois.

Troisième porte : la chambre à donner, que nous appelions la chambre bleue. Nous ne voyons qu'un désordre de bottes, de bouteilles, de chemises qui séchent et la photo d'Hitler sur la cheminée. C'est ici que nous logerons, à ce que nous dit l'interprète, qui se rue vers l'escalier, hurle : « pas passir! » quand nous nous apprêtons à poursuivre notre visite par l'exploration du second étage.

Il est plus de deux heures, nous commençons à avoir faim; malheureusement nous n'avons pas le droit d'entrer à la cuisine, n'ayant obtenu que l'autorisation d'occuper une chambre. Je vais en ville acheter des tomates et du pain.

Dans les quelques boutiques qui sont ouvertes, les soldats s'empilent et veulent de tout, braillent, rient et s'en vont les bras pleins.

Les commerçants : « Vous voilà rentrées, c'était bien la peine de partir! Pour se faire piller, voler, pour mourir sur la route. Quelle misère! etc., etc. »

Rentrée à la maison, je trouve maman bavardant avec les gardiens que nous n'avions pas encore vus. Poignées de mains, sourires, tout près des larmes. Ils sont revenus depuis longtemps déjà. Ils ont trouvé la maison occupée par dix-huit soldats et la loge en contenait six, qui ont bien voulu aller loger ailleurs pour leur céder la place. Quand cette journée-là est partie, ils ont pu nettoyer : « C'était une vraie pourriture, un fumier »; et cacher certaines choses. Ils nous mènent à la basse-cour où ils ont dissimulé des services de

table, ce qui restait d'argenterie, un peu de linge, des bibelots, les gramophones cassés, quelques disques...

— Vous verrez, dit Lucien qui cherche à nous rassurer, ceux-là sont corrects. Mais les autres! De vraies brutes!

Ils s'inquiètent de ce que nous allons manger et nous invitent à dîner ce soir chez eux.

Nous découvrons, dans la cuisine de Marceline, Bobby, le jeune chien que nous a donné Mme H..., et que nous n'avons pas eu le temps de connaître; Marceline l'avait confié à sa mère qui est restée chez elle. Quant à notre vieux, cher Wolf qui n'avait pas voulu partir, « ils l'ont tué, dit Lucien, ils l'ont enterré près de la porte cochère et ils ont mis un géranium sur sa tombe ».

Nous nous asseyons sous les tilleuls, maman et moi, pour déguster nos tomates et boire un verre de lait que Marceline nous donne. De la terrasse, les soldats nous observent. Un discours radiodiffusé se mêle à un vieux fox-trot qu'on tape à tour de bras sur le piano. Notre repas achevé, nous faisons un tour de jardin... en enjambant des tas d'excréments où restent collés des fragments de pages du grand Larousse. Nous marchons sur des bouts de chiffons, des dentelles qui nous rappellent de vieux corsages, d'anciennes lingeries, sur des tessons de bouteilles, des miettes de disques. Ici et là un fragment de porcelaine : cet éclat d'un bleu de turquoise doit provenir de la potiche qui était sur telle commode, et ce morceau de vieux Rouen, si petit, nous remet sous les yeux l'ancienne ordonnance de l'étagère. Ces débris, que nous poussons du pied, pourraient nous faire croire que la maison, dont nous ne savons rien encore, est vidée...

L'herbe, fauchée en juin, pourrit sur les pelouses.

Vers cinq heures, les soldats quittent la terrasse, la rue s'emplit de bottes cavalcant vers Bourchamps. Nous nous risquons dans la maison. Mais toutes les portes

sont fermées à clef, sauf celle de la cuisine, ce qui nous vaut la joie de constater que les casseroles ont disparu (il en reste deux ou trois, calcinées) ainsi que les bancs, la table, les ustensiles divers, de nous assurer que les assiettes sont ébréchées, les plats fendus, les verres fêlés. Il n'y a dans les armoires que des morceaux de choses.

On entend des pas. Nous sortons très vite, comme des malfaiteurs. Inutile de manifester un zèle intempestif qui nous ferait sans doute chasser. Notre seul désir est de rester dans la place, dans le petit coin de chez nous que nous avons le sentiment d'avoir conquis.

Il est à peine sept heures que nous tombons de fatigue. Nous retournons sous les tilleuls en attendant le dîner. Les soldats reviennent avec leurs gamelles et commencent à manger. Au piano; le même fox-trot dont j'ai depuis longtemps oublié le nom.

Soupe et omelette à la loge ; trop abrutie pour pouvoir parler. Lucien raconte leur exode et... leur nettoyage. Il nous dit que la porte principale a tenu, « qu'ils » n'ont pu défoncer celle de la cave, « qu'ils » sont entrés par celle de la cuisine dont le volet de bois a été fendu à coups de hache.

Il fait grand jour quand nous gagnons notre chambre. Comment allons-nous nous coucher? Le lit a bien son sommier, mais ni matelas, ni couverture, ni drap, et nous ne pouvons pas atteindre les armoires à linge. Nous voudrions bien nous laver, mais la salle de bain est prise, nous pensons un instant à la pompe, mais des voix viennent du jardin. Il nous reste l'eau de Cologne des valises..

Etendues côte à côte à demi habillées, avec nos manteaux en guise de couverture, nous essayons consciencieusement de dormir. Impossible à cause du fox-trot, et puisqu'il faut entendre, si seulement ils jouaient autre chose ! Dix heures sonnent à la mairie, le ciel est toujours clair. Nous pensons brusquement

que c'est le 14 juillet et que jadis, à cette heure-ci, les bals commençaient sous les lampions...

Mercredi 17 juillet.

Deux jours à ne rien faire, à ne rien pouvoir faire, à errer de la chambre au jardin, en cherchant vainement un peu de silence et de solitude. Les soldats ne quittent guère la maison où ils chantent, sifflent, tapent les portes, cirent les bottes (ah! cette odeur de cuir, cette odeur d'Allemand!) récurent les gamelles, font la lessive. Deux matins de suite nous trouvons la terrasse pleine de linge qui sèche... sur des fauteuils du salon. Le jardin n'est plus possible car, les w.-c. étant bouchés, ils le traversent pour aller vers les latrines, ingénieusement aménagées dans un buisson, à l'aide de vieilles boiseries.. Au piano, le même fox-trot. Nous avons retrouvé, près de la pompe, quelques assiettes et deux casseroles.

Pas un de nos voisins n'est encore rentré. Le téléphone ne marche pas. Les pendules sont arrêtées, le poste de radio a disparu, nous ne savons pas où sont les livres. Nous restons là, immobiles, hébétées, en dehors du temps.

Jeudi, 18 juillet.

Fuite à Paris. Le tortillard a mis deux heures pour faire les quelques kilomètres qui nous séparent de M... où nous prenons le train. Nous voyons passer des trains de troupes, toujours le même, dirait-on, avec des soldats à la peau luisante qui se lavent et boivent.

Paris nous étonne autant que notre maison, mais à l'inverse. Il est désert, silencieux. On n'y voit que des uniformes — les civils n'y sont guère plus nombreux que jadis les militaires — qui piétinent lourdement sur les trottoirs, s'entassent devant les vitrines et aux carrefours pour repérer leur chemin en déployant des cartes. De temps en temps un énorme camion plein de gueules ouvertes et de chansons, secoue la chaussée, un

détachement passe en beuglant. De hauts panneaux de bois, taillés en flèche, noirs et blancs, comme des faire-part de deuil, sont plantés aux croisements des rues importantes et sur les places, donnant la direction de Chartres ou de Compiègne.

Je n'ai pas le courage d'aller chez moi, chez nous, où les livres de Louis, ses vêtements, toutes ses choses, attendent son retour. J'y verrais plus que n'importe où sa confiance bafouée, son espoir trahi... Je me promets d'y passer bientôt, la semaine prochaine, et nous faisons un tour dans les grands magasins dont tous les clients sont en uniforme... Nous nous arrêtons dans plusieurs maisons amies où chaque fois un concierge intérimaire nous répond que M. ou Mme Untel n'est pas encore rentré. Enfin, après des heures de marche, exténuées, nous nous affalons à la terrasse du Café de la Paix, presque déserte, par bonheur. Nous souhaitons une rencontre, nous guettons un visage, mais à droite, à gauche, il n'y a que des soldats. Il commence à pleuvoir. Un peloton en treillis, tête nue, tondue, semblable à un troupeau de bagnards, balançant une serviette éponge, remonte le boulevard au pas cadencé. Deux officiers gigantesques, agrémentés d'énormes cigares, viennent s'asseoir tout près de nous. Des talons claquent, un *Heil* monte on ne sait d'où. Un camion chargé de chanteurs, puis une ribambelle de petits tanks s'engagent dans l'avenue de l'Opéra.

— Est-ce possible? murmure maman.

Plus tard, un peu reposées, nous avons l'idée de passer au ministère de la Marine. O candeur! Le ministère est envahi par les Allemands, pas un Français pour nous répondre, inutile de nous y attarder. On m'envoie à la Chambre des députés où nous apprenons qu'en faisant la queue deux ou trois heures nous obtiendrons, peut-être, l'autorisation de nous présenter aux bureaux de la Kommandantur, rue de Bourgogne. Qui me prouve qu'à la Kommandantur on sera capa-

ble de me dire où est le bateau de Louis? Le plus simple, le plus sûr : demander ce renseignement au Service Hydrographique, si toutefois le S.H. est encore en place. Nous arrivons devant l'hôtel de la rue de l'Université. Le concierge sort de la loge, le même concierge avec le même uniforme râpé, la même face débonnaire, le même accent. Il ne sait pas où sont les bateaux et me conseille d'écrire à l'Amirauté.

— Ici, nous n'avons plus rien. Ils ont tout pris. Ils ont tous les bureaux.

Sortant de là, nous décidons de passer chez Mme D... qui est peut-être de retour. Elle est là, avec des amis et une cousine apparentée au général de Gaulle. Nous revenons tout doucement au calme, dans ce salon que l'invasion n'a pas dérangé. Mme D... s'est refusée à partir. Elle a vu son quartier se vider, les derniers réfugiés disparaître et un beau matin, les régiments allemands ont défilé sur le boulevard Saint-Germain, le pavillon à croix gammée a été hissé sur la Chambre des députés. On peut l'apercevoir de ses fenêtres.

— Dans la rue, dit-elle, je marche comme si je ne les voyais pas. Je n'en ai jamais regardé un.

Tout est resté en place. Rien ne manque ici. Nous sortons subitement du cauchemar, nous parlons de Jean, de Jacques, de Louis, qui vont bientôt revenir. La vie vient de se renouer, nous retournons avec moins de crainte vers ces rues mortes où les immenses drapeaux semblent encore plus rouges dans la grisaille du crépuscule...

Vendredi, 19 juillet.

Toute la journée dans un grenier où ils ont vidé, pêle-mêle, le contenu des commodes et des armoires. Tout un travail pour y pénétrer, la porte ne pouvant pas s'ouvrir, butant contre des choses qui résistaient. A la fin de la matinée nous avons pu la dégager suffisamment et nous creuser chacune un petit trou. Depuis, accroupies ou à genoux, nous fouillons. Il nous

arrive de crier de joie en découvrant une brosse à cheveux, une cuiller, un flacon intact ou un porte-couteau. Ces babioles, même les plus inutiles, nous semblent infiniment précieuses : des souvenirs, des fétiches, vestiges du monde disparu. Nous retrouvons d'autres assiettes et un grille-pain.

Nous savons maintenant qui loge chez nous.

Ils sont huit, tous Saxons (ils ont écrit sur la balustrade de la terrasse « *Villa des Vootlander* »). Ma chambre est occupée par le rougeaud à lunettes, interprète à ses heures et employé de banque dans le civil, plus deux ouvriers « installateurs », c'est-à-dire électriciens et plombiers. Tous trois de Leipzig. Dans la chambre grise, deux autres installateurs. Chez maman, un étudiant et un instituteur. Dans la bibliothèque, le petit sergent.

Tous, depuis hier soir, cherchent à engager la conversation, le prétexte étant notre visite à Paris où ils ont été une fois.

Samedi, 20 juillet.

Mme H... est rentrée à Bourchamps. Grand réconfort que ce voisinage et grande aide, car elle parle allemand. Par son intermédiaire, nous avons déjà obtenu une sérieuse amélioration à notre régime : nous pourrions désormais aller à la cuisine, deux fois par jour, préparer nos repas et nous laver à la salle de bain quand elle sera libre. De plus, nous aurons accès au studio, sans qu'il soit question, bien sûr, d'en déloger l'employé de banque qui écrit des lettres et y fait des comptes, ni l'installateur spécialiste du fox-trot.

Autre fait capital : nous avons retrouvé le dessus de lit de la chambre bleue au fond d'une penderie. Nous aurons chaud pour dormir. Il pleut, les nuits sont froides.

L'instituteur a demandé à Lucien si j'étais juive. Lucien lui a dit non sans le convaincre. Conséquence

de ce doute : il y a toujours sous son balcon quantité de boîtes à conserves et de papiers gras. Ayant remarqué que je les ramasse, il se débrouille pour en avoir en réserve, sous la main, j'en ramasse un, il en tombe deux dès que j'ai le dos tourné.

Dimanche, 21 juillet.

Hier soir, vers dix heures, aucun de nos occupants n'étant rentré et le studio étant à nous, nous nous y sommes vautrées comme des gens libres. Puis nous nous sommes remises à cet inventaire qui va devenir une manie. De tous nos disques, il ne reste que quelques Wagner et les *Petits Riens*. Je pleure les Fados, et les plains-chants de Solesmes. L'étagère ne contient plus que des boîtes de conserves, des bouteilles, de vieux journaux et une miche de pain, dur comme du bois. Les fauteuils sont brûlés par les cigarettes et ont tous le dossier brisé au même endroit. Nous extrayons du piano une coupe à champagne cassée et constatons que le bois est tout poisseux. Les serrures des meubles ont toutes été forcées. Le rideau de la cheminée ne fonctionne plus, un gros tas de cendres débordant de la grille nous semble insolite. Nous fouillons (c'est une habitude), et sous des papiers brûlés, des lettres, de vieilles factures, des photos, nous découvrons, enfouies dans du café en grains et des bouts de sucre, nos cuillers à café et quelques fourchettes...

Quand maman monte dans notre chambre, je m'assieds au piano, je joue très bas ce petit prélude de Bach que Louis aime tant. Dans mon dos la porte qui mène à la terrasse est restée ouverte et j'ai tout à coup l'impression qu'il y a quelqu'un. Je me retourne. C'est l'étudiant. Furieuse d'être surprise par ce garçon jouant du Bach au clair de lune. Il dit :

— Madame, continuez. J'écoute depuis longtemps. (Exactement ce que je redoutais.)

— Non, je n'ai plus envie de jouer.

— Je ne suis pas sorti, je lisais dans le jardin.

— Ah !

— Je lis un beau livre. Je ne comprends pas bien tout, parce que je suis très jeune. Vous connaissez ?

Il me tend : *Ainsi parlait Zarathoustra*.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— C'est un livre que nous lisons tous en France vers dix-sept ans.

Je ne l'ai pas du tout vexé, il me sourit (quel drôle de sourire qui d'un seul coup fait disparaître les lèvres en découvrant les dents) et hoche la tête :

— Ici, c'est un bon maison.

— Pourquoi ?

Parce qu'ils ont trouvé du Bach et du Beethoven dans le porte-musique et Goethe dans la bibliothèque.

— Mais vous en trouverez autant dans la plupart des maisons françaises où il y a des livres et un piano.

Il a l'air flatté, il se rengorge. Ah, non, pas de malentendu, les points sur les i.

— Nous aimons beaucoup la musique allemande, les grands écrivains allemands.

Il fait une espèce de salut comme s'il y était pour quelque chose.

— Ce que nous n'aimons pas, ce sont les nazis.

Je ne sais pas s'il a entendu, il se met à parler sans que je puisse l'interrompre, discours laborieux qui se ramène à ceci : Les Français sont des poltrons, pourris par la démocratie (t, dur) les Allemands ont gagné parce qu'ils ont beaucoup d'avions et parce qu'ils sont braves. Aucune démocratie ne peut gagner contre eux. Bientôt, ils auront vaincu l'Angleterre, ils auront beaucoup de colonies, ils seront le plus grand peuple du monde.

L'étudiant souffle. Ses yeux bleus et durs sont encore plus durs, plus fixes.



NOUVEAUX ROMANCIERS

6

publiés en

1945

MAX ALDEBERT

Aditi

ALEXANDRE ASTRUC

Les Vacances

PAUL BODIN

Anne-Marie

LUCIEN CHAUVET

Noroît

JEAN CHAVILLON

La petite École rurale

NOËL DEVAULX

*L'Auberge Parpillon
(Postface de Jean Paulhan)*

J.-M. DUNOYER

La Bicyclette

ARTHUR FRASNE

Rhapsodie

JEAN JAUSION

*Un Homme marche
dans la Ville*

JEAN LAMBERT

L'Art de la Fugue

CLAUDE LE COGUEC

Pascal Vituret

DENIS MARION

Si peu que rien

LOYS MASSON

*L'Étoile et la Clef
Le Requis civil*

MOULOUDJI

*Enrico
(Prix de la Pléiade 1944)
En Souvenir de Barbarie*

CH.-L. PARON

*Zdravko le Cheval
... et puis s'en vont*

JACQUELINE RANCEY

3^{me} Classe

RENÉ ROGER

Le Diapason de l'Orage

JEAN TOURY

Sur Rue

PIERRE WILLEMS

Blessures

GUILLAUME WODLI

Ceux de la Bonne Auberge